

Chapitre 19 : Le long chemin devant le jeune pays (1962-1973 environ : 25-36 ans)

Changement de corps : de l'agriculture à l'enseignement

Le premier octobre 1962, l'année scolaire a commencé avec l'arrivée de certains enseignants désignés pour l'école de garçons et l'école de filles. Le maire devait signer le procès-verbal d'installation. Cette procédure a coupé court à toute prévision qui visait la substitution de l'école laïque par l'école coranique. L'année scolaire 1962 / 1963 s'est passée entièrement perturbée. Le départ des enseignants français a causé un vide irremplaçable. Cette absence a troublé toute l'année scolaire. L'école ne fonctionnait pas ! Dès mai 1963, vu la nécessité absolue, on m'a prié de travailler pour l'intérêt de la nation tout en laissant tomber l'intérêt personnel. Je l'ai accepté. Je me suis résigné à abandonner mon poste pour aller participer à un examen de recrutement à El-Goléa. Chose faite. On m'a désigné à aller à l'école normale de Bouzarreah où je devais participer à un stage de formation accélérée de trois mois. Nous y étions reçus par M. le ministre de l'éducation, Abderrahmane Benhamida. Nous devons y acquérir quelques notions pédagogiques et psychologiques requises pour être moniteurs-enseignants de l'éducation de lettres françaises et arabes. J'ai reçu une nomination de l'académie de Laghouat et je me suis installé à l'école primaire de garçons à Aoulef à partir du 24 septembre 1963. Sachant à peine comment organiser les cours, on m'a attribué les classes de l'année préparatoire et de l'année élémentaire. Je me fatiguais énormément à préparer mes leçons. Mais j'avais de la chance d'être avec M. Gesberger comme collègue qui avait accepté d'y rester comme coopérant français.

En novembre 1963, on a constaté la troisième grossesse de Messaouda. Cette grossesse a engendré la naissance du fils Mahammed le 12 juin 1964. Comme d'habitude, le huitième jour était un rassemblement de nombreux proches et amis pour célébrer la commémoration pour nos morts et le choix du prénom pour le nouveau-né. Le nombre des invités dépasse les 400.

Parallèlement à mes activités scolaires qui absorbaient entièrement mon temps, l'Académie nous a incité à apprendre davantage en vue d'améliorer le niveau de notre connaissance culturelle. Chaque été, pendant

plusieurs années, on était obligé de rejoindre un chantier culturel dans le nord où on devait suivre des cours pour développer la connaissance dans l'instruction universelle parallèlement à la formation pédagogique et psychologique des enfants. Un niveau minimum dans la langue arabe était également demandé pour chaque fonctionnaire et alors un diplôme de la langue arabe était exigé. Comme j'étais déjà en possession de quelques notions que j'avais acquises à l'école coranique, un peu d'étude que j'ai poursuivi était suffisant pour affronter un examen en arabe. Je me suis présenté aux épreuves du certificat en avril 1965 à In-Salah, j'ai eu la chance de l'obtenir du premier coup.

Au cours du mois de juillet, une heureuse nouvelle est tombée sur ma famille. On s'est rendu compte que Messaouda était enceinte pour la quatrième fois. Le 12 mars 1966, la troisième fille Halima est née.

La formation continue s'est poursuivie. Je me suis présenté comme candidat libre au brevet d'enseignement élémentaire en fin d'année scolaire 1965 / 66 à El-Goléa. L'examen s'est déroulé pendant trois jours. J'ai attendu toute une semaine pour obtenir un résultat qui me permettait de passer au contrôle oral. Par un tirage au sort, je me suis fait attribuer le sujet sur le fonctionnement du cœur. Je devais dessiner le croquis au tableau et expliquer devant plusieurs professeurs. Comme j'étais autodidacte et que je n'avais pas bénéficié de l'enseignement au collège, mon explication était très mal structurée. Mais je ne me suis pas résigné à abandonner. Un collègue français M. Gesberger, très gentil au cœur angélique, ne m'épargnait pas son aide. Il m'offrait quotidiennement une heure après le travail pour m'enseigner le français, la géométrie, l'algèbre et les sciences. J'ai étudié avec acharnement. J'ai renouvelé ma candidature. Mais cette fois-ci à Adrar. Dans la circonscription de l'Académie de la Soura à Béchar. Heureuse nouvelle m'est parvenue. J'ai réussi ! Quel plaisir ! Un mois après, sous pli recommandé par la poste, j'ai reçu de l'Académie de Béchar le diplôme. J'en ai fait une copie conforme légalisée par la mairie et l'ai envoyée à l'Académie de Laghouat. J'étais déjà en possession de ma nomination en tant que moniteur de l'éducation à l'école de garçons d'Aoulef. Une semaine avant la réouverture des classes, une nouvelle m'est arrivée et m'a désigné à un plus haut grade d'instructeur.

C’était le début de l’année scolaire 1967 / 68. Cette histoire a coïncidé avec la naissance d’Aboubekeur. Cet enfant, garçon né le 27 octobre 1967, n’a pas eu de chance. Il est handicapé mental. Je conseillais fermement à Messaouda d’éviter l’accouchement à la maison car il y avait un risque de complication, un accident éventuel. A l’hôpital, le médecin pouvait prendre des mesures adéquates. Mais ma sœur Zohra et ma mère l’ont convaincue pour un accouchement à la maison comme toutes les autres femmes. Elles me l’ont caché. L’enfant né bleu n’a poussé le cri que longtemps après. En conséquence, il a atteint la défaillance psychomotrice. Plus tard, il a tardé de commencer à parler mais se montrait physiquement normal. Le médecin, un coopérant suisse, Docteur Ehram nous a signalé que la complication de convulsion ne se manifesterait que plus tard. Comme prévu, dès l’âge de sept ans, son état s’aggravait. Il a perdu progressivement la parole et vivait renfermé sur lui-même. Je reprendrai l’histoire sur lui plus tard.

Frères français portés disparus

Derniers coopérants nommés à l’école de garçons Benbadis à Aoulef pour l’année scolaire 1965 / 66, étaient tous deux célibataires. Durastanti Alexandre l’ainé et son frère Jean, étaient originaires de la Corse. Alexandre était nommé directeur. Il s’est converti à l’Islam, choisissant le prénom Skander. De même, il a pris la nationalité algérienne. Au cours de la guerre de libération nationale, il sympathisait pour la cause algérienne. Après l’indépendance, il a assuré successivement les postes de directeur de l’hôpital de Batna et secrétaire de l’office nationale de la pêche. L’harmonie régnait dans l’établissement et la réciprocité nourrissait un lien sincère parmi l’ensemble du personnel. L’établissement fonctionnait comme il fallait. Le cuisinier de la cantine scolaire, le serveur ou le balayeur ne se sentaient pas être moins responsables ou inférieurs au directeur ou aux enseignants. De ma part, chaque soir je me rendais chez ces deux célibataires. Nous étudions ensemble jusqu’à vingt-trois heures. Mais ma joie n’a pas duré longtemps. Les deux frères ne sont pas rentrés l’année scolaire suivante.

Dès le commencement des grandes vacances, les deux frères se sont rendus au Niger. Alexandre m’a écrit une lettre et m’a demandé de contacter M. Ferdjani Hadj Mohammed surnommé El-Lail’(la nuit en arabe) pour qu’il se rende au Niger, et de confier à cet homme trois mille DA qui restaient à

Aoulef. J'ai transmis le message à El-Lail'. Le transfert de l'argent s'est fait dans l'immédiat. Il m'a écrit pour m'accuser réception de son argent et m'a posé des questions sur les résultats des élections communales. Il a voulu savoir si l'Assemblée Populaire communale était à majorité composée de membres sincères pour la cause algérienne. Alexandre était un véritable militant acharné pour la cause algérienne socialiste. J'ai envoyé la réponse dans la boîte postale de la Société Amar Taleb au Niger car Alexandre était recruté comme comptable dans cette entreprise. A l'époque, Aoulef nourrissait naïvement une discorde, non méchante mais désagréable entre « pour et contre » le socialisme. Comme je le juge sincère envers le patriotisme algérien, je ne pouvais m'empêcher de le mettre au courant des circonstances et la vérité. Mais, malheureusement ma lettre a été interceptée et ne lui est jamais arrivée. Elle a été ouverte et lue ! Si mes ennemis y trouvaient quelque chose qui critiquait la politique du pouvoir révolutionnaire du pays, cette missive serait directement transmise au service de la sécurité en Algérie. Cela pouvait ternir mon image au public et me faire obstacle lors d'une éventuelle participation aux élections.

Peut-être la vie célibataire a laissé ces deux enseignants se fréquenter trop librement. Ils ne sont jamais rentrés. Je me trouvais à nouveau un peu abandonné au début de l'année scolaire 1966 / 67. La mairie a envoyé les procès-verbaux à l'Académie de Laghouat pour informer de l'absence du directeur de l'école. Comme une foudre sur la tête, elle m'a nommé directeur provisoire chargé de l'école. J'ai repris mon expression habituelle: «Que faire ? Qui viendra à mon secours ?» J'ai été déchargé de certaines classes et devais en faire deux heures seulement pour assurer l'administration de l'établissement. Les soucis s'emparaient de mon esprit mais j'ai comme mon bras droit M. Le Devéhat, coopérant français expérimenté. Il s'était installé avec sa femme et ses enfants depuis plus de cinq ans. Il était toujours prêt à m'aider.

Monsieur Le Devéhat Jean Pierre

Cette personnalité au cœur angélique, enseignant de qualité est venu donner la lumière du savoir aux élèves de l'école de garçons Benbadis à Aoulef. Il y a été depuis 1964 et ne l'a quitté définitivement qu'en 1973.

Pressé par un potentiel de motivation, il faisait toujours de son mieux en faveur de ses étudiants. En tant que responsable, je craignais qu'il n'attrapperait une folie, tellement il s'acharnait à transmettre aux élèves ce qu'il préparait. Le fruit de son effort a engendré de nombreuses personnes dont Aoulef est aujourd'hui fier. Parmi eux, on cite notamment Docteur médecin Bentayeb, M. Kassab, ingénieur météorologique, M. Khoud, directeur régional douanier, M. Lagssassi, commissaire de la Banque centrale nationale algérienne et la liste est encore longue. Ces anciens élèves lui nourrissent une reconnaissance profonde. Quant à moi, bien que je fusse directeur de l'établissement, je ne manquais pas de consulter souvent ses conseils pour diriger l'administration. Pendant mes absences il acceptait de me remplacer sans bénéficier d'une décharge partielle de son horaire de cours. Sa gentillesse et sa conduite irréprochable l'ont fait gagner son estime, non seulement par ses collègues ou ses élèves, mais par tous les parents d'élèves et la population.

Du côté humain, lui, comme sa femme Agnès, ils n'épargnaient rien au profit des nécessiteux et des handicapés. Ils se mêlaient aux familles pauvres, les recevaient chez eux et laissaient leurs enfants se fréquenter dans le milieu local. En 1965, lors des inondations, plusieurs familles sinistrées ont trouvé refuge sous leur toit pendant plusieurs semaines. Une femme a accouché dans leur foyer. Les orphelins Benseghir qui ont perdu le père et la mère ont été soignés par Mme. Le Dévéhat avant que la situation de ces orphelins ait été régularisée. Quand M. et Mme Le Dévéhat sont revenus à Aoulef en 1975 en route vers le sud Sahara, ils ont laissé leurs deux enfants séjourner à la famille Benseghir pendant leur voyage. Après trente-cinq années d'absence, M. et Mme Le Dévéhat ainsi que leur fils Arnaut, sa femme et leurs amis M. et Mme Morel, nous avant eu le plaisir de les retrouver parmi nous à Aoulef. On parlera plus tard de l'accueil et de l'honorariat qui lui ont été réservés par ses anciens élèves. Parallèlement à ses activités d'enseignant, M. Le Dévéhat s'intéressait profondément à la société des touaregs et aux outils préhistoriques. Voici un de ses œuvres qu'il m'a remis. Il m'a aidé à compléter un coin dans mon écrit.

[Chronologie des enseignants français à Aoulef]

M. et Mme Hugot: 1949/53 - Coste: 1953/56 - Nicole: 1953/54 - Jean: 1954/55 - Céléa: 1955/56 et 1958/62 - Rénucci: 1956/62 – M. et Mme Jouando: 1956/58

et 1960/62 - Moréno: 1956/58 - Luiggi: 1956/61(Cheurfa) - Mourgues: 1957 - Sale: 1957 - Poznanski: 1958/59 - Orives: 1959 - Jesberger: 1959 et 1962/63 - Rondière: 1961/62 - Violle: 1962/64 - Santini: 1962 - Descamps: 1963/65 - Paulhan: 1964/66 - Le Devéhat: 1963/73 - Martin: 1964/66 - Durastanti: 1966/67.

La note par Monsieur Le Dévéhat

